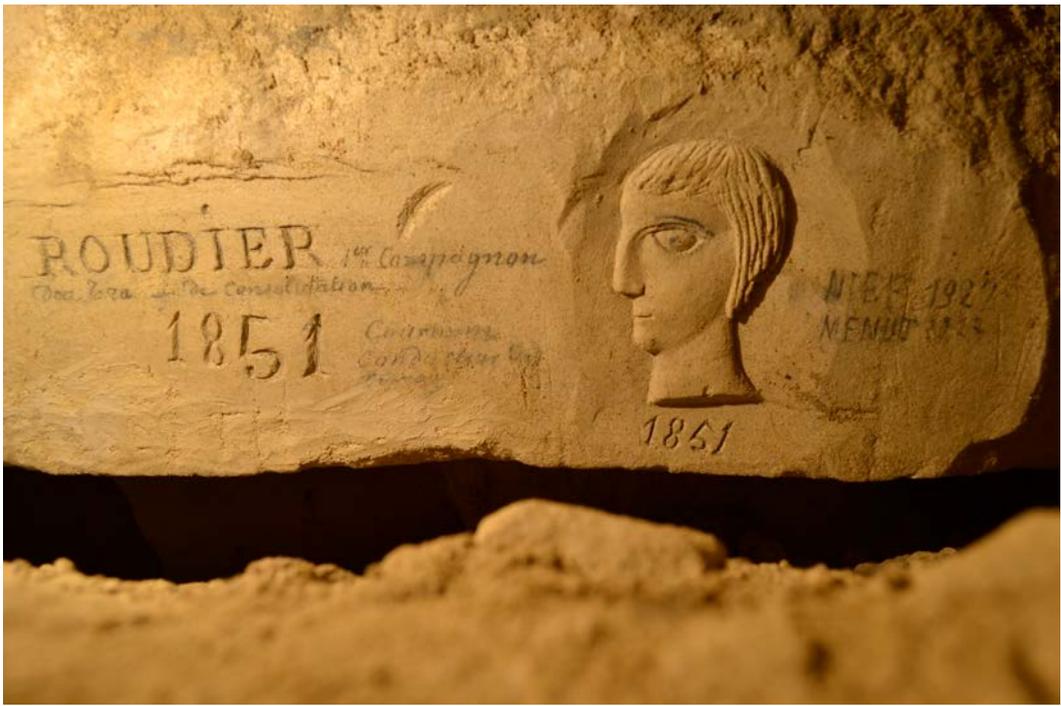


Vandalisme et patrimoine,

deux concepts intimement liés dans les carrières de Paris et de sa proche banlieue



par
Marina Ferrand¹

L'ORIGINE DU VANDALISME Naissance du concept de patrimoine

Chronologie non exhaustive de l'emploi du terme vandalisme

Le terme vandalisme actuel est issu du mot Vandales dérivé du mot Wandeles (1280), emprunté au latin *Vandali, -orum*, qui est le nom d'un peuple germanique destructeur au début du V^e siècle qui envahit et pillait violemment la Gaule, l'Espagne du sud, l'Afrique du nord et l'Empire romain. Ils ont marqué les esprits sur plusieurs générations en personnifiant la barbarie et la destruction opposées au comportement des peuples civilisés.

Le terme vandale est utilisé comme adjectif signifiant « barbare » pour la première fois de manière péjorative par Voltaire en 1732-1733 (*Correspondances*, I, 14 avril et 20 juin dans *Œuvres complètes*, t.33, 1880, p. 253 et p. 354). Le concept d'iconoclaste était déjà utilisé par les Byzantins pour dénoncer les briseurs d'images et de statues sacrées (ans 726 à 843).

Le terme vandalisme fut employé pendant la Révolution française. Le 11 janvier 1794, Henri Grégoire, dit l'Abbé Grégoire, évêque constitutionnel de Blois,

Inscriptions et bas relief « Roudier 1851 » ouvrier ayant participé aux consolidations de la carrière souterraine sous l'aqueduc d'Arcueil. Cliché Marina Ferrand

juriste et homme politique révolutionnaire, s'adresse à la Convention pour dénoncer les destructions commises sur le patrimoine artistique de l'Ancien Régime : les « *objets nationaux, qui, n'étant à personne, sont la propriété de tous* » et « *Les barbares et les esclaves détestent les sciences et détruisent les monuments des arts, les hommes libres les aiment et les conservent* ». Il « *créa le mot pour tuer la chose* » : le vandalisme. C'est à cette époque que naît la notion de patrimoine et de monument historique à protéger.

En 1825, sous la Restauration, Victor Hugo déclare la « *Guerre aux démolisseurs !* ». De nombreux monuments médiévaux sont détruits par les épisodes révolutionnaires, ou le nouvel élan urbaniste. Sous la Monarchie de juillet, en 1830, Guizot crée l'Inspection générale des monuments historiques et en 1837 la Commission nationale des monuments historiques. Prosper Mérimée, inspecteur depuis 1834 écrit à Thiers (ministre de l'Intérieur et des Travaux publics) pour constater que les restaurations des monuments sont parfois si maladroites, qu'elles sont pires que les destructions de ceux-ci.

L'historien et urbaniste Pierre Lavedan écrit en 1952 que « *du moment où l'on admet que la beauté du vide est supérieure à tout, on est bien près du vandalisme* »

¹. Étude et exploration des gouffres et carrières : <https://eegc.org/marinakafka@gmail.com>

et l'urbanisme devient au XIX^e siècle « *la plus grande machine à détruire qu'on ait jamais vue* ». En effet, le XIX^e siècle est marqué par la succession de régimes politiques : république, empire, monarchie, république, empire et république, de quoi varier les plaisirs en termes d'art et d'urbanisme si chacun veut marquer son passage au sommet.

Au début de la V^e République, dans son ouvrage *Histoire du vandalisme* (1960), Louis Réau redéfinit le vandalisme comme « *la destruction de monuments ayant un caractère artistique ou auxquels s'attachent des souvenirs historiques qui les ennoblissent* », et aussi « *l'altération de leur ambiance, leur déplacement, leur restauration excessive* ».

Comme disait le comte Léon de Laborde : « *Chaque époque ayant des méfaits de vandalisme à reprocher à sa devancière, et ne se sentant pas elle-même la conscience bien nette, on est tombé d'accord qu'on rejeterait le tout sur les Vandales, qui ne réclameront pas* », Émaux, p. 533, dans *Vandalisme*².

Comme cette petite chronologie nous le montre, le vandalisme dénoncé n'émane pas forcément que de brigands et de malandrins, mais peut être caché derrière une volonté politique voulant marquer son histoire en modifiant le paysage, ou masquer des gloires passées. La notion de vandalisme peut être subjective, suivant que l'on se place du point de vue des nostalgiques, des protecteurs, ou de celui des innovateurs et des ambitieux.

« *Si le Ciel m'avait donné seulement vingt ans, on aurait vainement cherché l'ancien Paris* », a dit Napoléon 1^{er} à Sainte-Hélène.

Définir le patrimoine des carrières souterraines franciliennes

L'âge patrimonial prend de l'ampleur à partir du milieu du XIX^e siècle, avec l'avènement de législations protectrices du patrimoine et la création d'instituts chargés de sa sauvegarde.

Le patrimoine au sens large est l'ensemble des biens hérités et conservés pour être transmis aux générations futures. En France, une législation (en 2004) et une réglementation (en 2011) ont été compilées dans le code du Patrimoine, dans le but de définir et protéger les différents bien qu'il englobe.

Les types de biens patrimoniaux que l'on rencontre concernant les carrières souterraines de Paris sont :

Les **musées**, définis dans le code du Patrimoine comme : « *toute collection permanente composée de biens dont la conservation et la présentation revêtent un intérêt public et organisée en vue de la connaissance, de l'éducation et du plaisir du public* » (Exemples : les Catacombes de Paris, l'ossuaire municipal, la carrière des Capucins...).

Le **patrimoine archéologique**, défini par « *tous les vestiges, biens et autres traces de l'existence de l'humanité, y compris le contexte dans lequel ils s'inscrivent, dont la sauvegarde et l'étude, notamment par des fouilles ou des découvertes, permettent de retracer le développement de l'histoire de l'humanité et de sa relation avec l'environnement naturel* ». (Exemples : graffiti, objets d'ancienne utilisation, traces de fréquentation des carrières).

Les monuments historiques, les sites patrimoniaux remarquables et la qualité architecturale : exemples dans les carrières : les édifices liés à la consolidation des souterrains comme les séries de voûtes dans la carrière des Anglais à Herblay, les fontaines d'étiage comme dans la carrière des Capucins, sous l'hôpital Cochin, le mobilier funéraire dans l'ossuaire officiel, les cabinets de curiosités souterrains présents dans les différentes carrières de calcaire de Paris.

Les **archives**, comprenant tous les documents et données concernant les carrières de Paris, quels que soient leur date, leur lieu de conservation, leur forme et leur support, produits ou reçus par toute personne physique ou morale et par tout service ou organisme public ou privé dans l'exercice de leur activité. (Exemple : *Atlas de Paris souterrain*, planches de l'Inspection générale des carrières (IGC), documents relatifs aux travaux souterrains, ou à l'utilisation des souterrains).

À cela, on peut ajouter un aspect qui se trouve défini dans le code de l'Environnement :

Le **patrimoine naturel**, qui comprend notamment les richesses écologiques, faunistiques, floristiques, géologiques, minéralogiques et paléontologiques et qui font l'objet d'inventaires.

• **Biologique** : par exemple, les espèces spécialisées du monde souterrain, inscrites sur la liste de protection.

Trois espèces de *Niphargus* présentes dans les eaux souterraines des carrières de Paris sont sur des listes rouges de protection. Les espèces de chauves-souris présentes dans les carrières de banlieue ont également un statut d'espèces protégées et pour certaines d'espèces en danger (*Barbastella barbastellus*, *Myotis bechsteinii*, *Myotis daubentonii*, *Myotis emarginatus*, *Myotis myotis*, *Myotis mystacinus*, *Myotis nattereri*, *Plecotus austriacus*, *Rhinolophus ferrumequinum*, *Rhinolophus hipposideros*).

• **Géologique** : par exemple, la carrière Arnaudet de Meudon comprend à la fois un miroir de faille unique en région Île-de-France, le contact Campanien-Danien, étages marquant la grande extinction de la vie à la fin du Crétacé et le renouveau du début du Tertiaire, et un karst dont le remplissage a livré une faune de mammifères du début du Tertiaire (Yprésien), jalon de valeur internationale pour la compréhension de l'évolution des mammifères.

Sites classés, inscrits, inventoriés, musées..., toutes ces catégories de patrimoine ont un contour bien déterminé, encadré par la loi et protégé (ce qui ne fait pas d'eux les sites les moins vulnérables).

La culture populaire : c'est un autre type de patrimoine, plus immatériel, qui ne se saisit pas facilement dans des institutions : Pour Marcel Mauss, pionnier de l'anthropologie, « *est populaire tout ce qui n'est pas officiel* ». Les voies de valorisation ou de reconnaissance de patrimoine populaire passent forcément par des privées et elles peuvent même être clandestines.

Le tout premier acte de vandalisme des catacombes

Le premier acte de vandalisme fort survenu dans les catacombes de Paris est la création des catacombes elles-mêmes puisqu'elles sont issues d'une profanation

2. Notice des émaux, bijoux et objets divers exposés dans les galeries du Musée du Louvre, par M. de Laborde (1807-1869). Musée du Louvre (Paris). Département des objets d'art. 1853. Chapitre Vandalisme p. 533.

monumentale de cimetières parisiens contenant plus de dix siècles de défunts, intégralement vidés pour des raisons sanitaires à partir de 1786, jetés par des puits quelque vingt mètres plus bas dans les anciennes carrières souterraines de Paris.

Cette décision, malgré la ritualisation du transfert et la consécration religieuse qui l'a accompagnée ne fit pas une unanimité sereine dans sa perception.

Le comte Léon de Laborde écrivait : « À toutes les époques, c'est sans le moindre scrupule, sans regret même, qu'on remplaçait d'anciens édifices, par de nouvelles constructions [...] Il y a vingt carrières autour de Paris, on en invente une nouvelle, c'est le cimetière des Innocents; le repos des morts ne sera pas respecté, et leurs tombes serviront à faire les marches de l'escalier. Dans une autre circonstance, à un siècle de distance, on a besoin d'une pierre pour faire un autel, on déterre un mort, on lui prend sa bière, et tout est dit. Là, du moins, l'intention et la destination excusent peut-être la profanation! ».

LES GRAFFITI DE L'ÂGE MODERNE (XVI-XIX^E SIÈCLES) Patrimoine archéologique de Paris

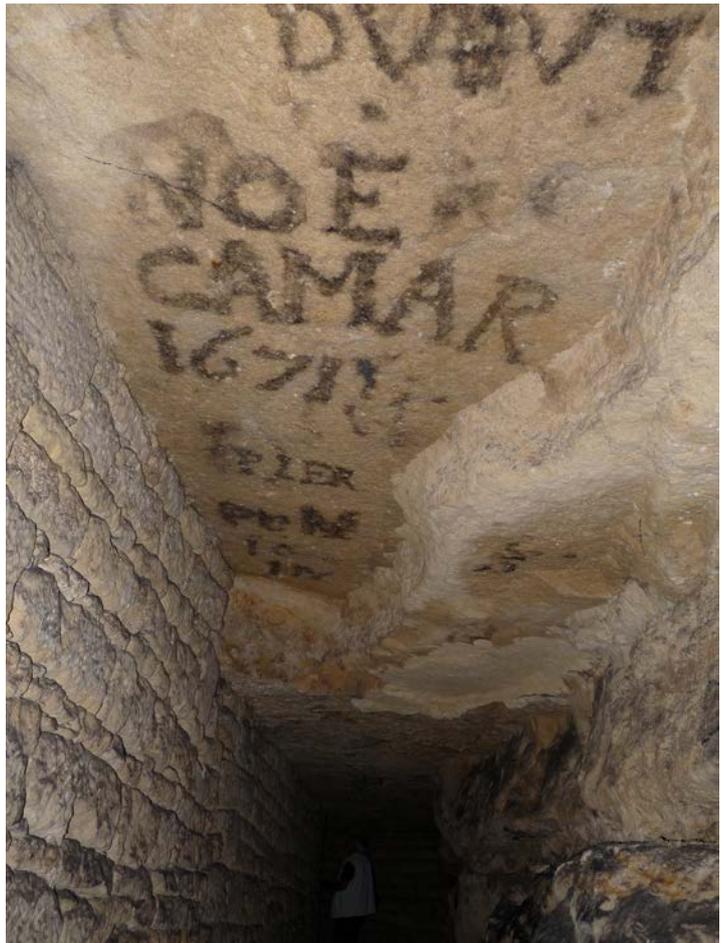
Alors que pendant les épisodes révolutionnaires, la politique est de faire table rase du passé, lors des périodes plus installées, les urbanistes veulent marquer le paysage de leur passage et les historiens cherchent à conserver et étudier ces traces du passé, y compris les graffiti sur les vieilles pierres. La difficulté est de savoir à quel moment on réinterprète un graffiti vandale d'hier comme un vestige historique, patrimoine archéologique.

Qu'est-ce qu'un graffito ?

Les graffiti anciens font partie intégrante des monuments historiques, et éveillent la curiosité et l'intérêt patrimonial. Il n'est pas rare d'en entendre parler lors des Journées du patrimoine au cours des visites. Témoignages, messages politiques, pulsions, dérisions, créations, ils peuvent prendre de multiples formes.

Graffiti est le pluriel de graffito, emprunté de l'italien *graffiare* évoquant la laceration, le sillon, dérivé de *graffio* du latin *graphium* (éraflure ou stylet) et du grec *graphein* (toute forme d'écrit, de dessin). Les graffiti se caractérisent par leur statut illégal ou en tout cas clandestin et spontané. Ils sont des dessins ou gravures apposés sur un support non prévu à cet effet. Ainsi les inscriptions professionnelles, marques de tâcherons, rose des vents, repères topographiques, épures ne sont pas considérées comme des graffiti. Les graffiti existent probablement depuis avant l'invention de l'écriture, même s'il commence à être difficile de savoir si la démarche est clandestine et spontanée ou officielle. Les civilisations égyptiennes comptent de très nombreux graffiti antiques.

En archéologie ils sont des témoignages sociaux importants d'une expression populaire. L'étude des graffiti n'est pas une discipline récente; on peut notamment évoquer l'étude pionnière du père jésuite Raffael Garrucci qui étudia les graffiti de Pompéi (parue en 1856). La graffitologie, la discipline scientifique qui consiste



Noé Camar
1671, sous
l'observatoire
de Paris.
Cliché Marina
Ferrand

à analyser les graffiti dans un contexte historique est aujourd'hui en plein essor.

Les graffiti sont à la fois des actes de vandalisme et des traces historiques de la mémoire collective. Ils sont, à leur création, un patrimoine populaire, et entrent également dans la catégorie du patrimoine archéologique (moderne = fin du Moyen Âge à 1789, contemporaine = 1789 à nos jours).

Dans les carrières souterraines, deux types de supports peuvent avoir été graffités, la pierre brute de la carrière (le ciel, les fronts de taille) et les ouvrages de consolidation. À Paris, ces derniers sont identifiés par une nomenclature gravée avec une année et tous les graffiti apposés sur ces ouvrages datés sont donc plus récents.



Le graffito
de 1645 dans
le ciel de la
carrière sous
Paris. Cliché
Gaspard
Duval

Les inscriptions sur la pierre brute sont plus difficiles à dater, excepté si la date est inscrite, mais ces supports sont potentiellement plus anciens. Il faut se méfier des inscriptions facétieuses antédattées, le style de l'écriture (la forme typique de certaines lettres/chiffres change le long des siècles) peut aider en comparant à d'autres inscriptions présentes sur le même mur.

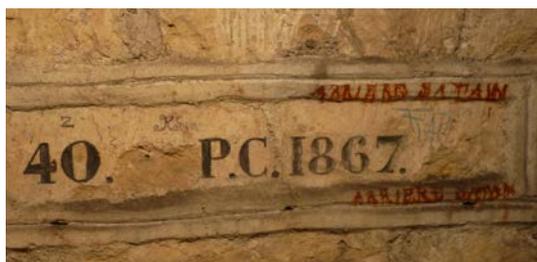
Dans les carrières de Paris, le graffito le plus ancien, très connu, est celui de 1671 de Noé Camar au noir de fumée, sous l'observatoire de Paris. On n'était bien entendu pas à l'abri d'en trouver de plus anciens dans un recoin de carrière. En effet, Un autre beaucoup moins connu, portant la date de 1645, a été découvert et photographié par Gaspard Duval.

Qui sont les personnes qui graffitaient ?

Voici quelques exemples :

- Les ouvriers venant faire des consolidations et inscrivant des messages sans rapport avec leur travail.
- Les opprimés. D'après Brassai (1958), « *Ilal détresse attire au mur les « demeurés », les « simples », les inadaptés, les déshérités, frustrés, et révoltés [...] tous ceux qui ont quelque chose à reprocher à la société ou à l'existence. Car le mur exorcise.* »

« Arrière Satan » écrits à la sanguine à plusieurs reprises par Émile Gérard, ouvrier à l'Inspection générale des carrières (IGC).

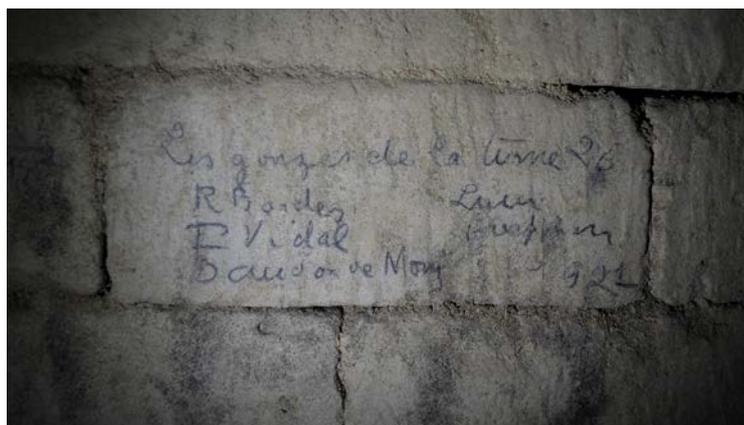


Caron Trouve 1837 26 février.



↓ « Les gonzes de la turne 26, ... 1921 » (École centrale de Paris).

Clichés Marina Ferrand



- Les insurgés des périodes politiques troublées, cachés dans les carrières, ont laissé des traces de leurs passages sur les murs. Gravés à la pointe du couteau, écrits au crayon, à la sanguine, au noir de fumée ou à la peinture. « *Toutes les révolutions sont nées sur le mur* » a écrit Brassai (1958).

- Les touristes visitant les catacombes (dont le parcours ancien était plus vaste et non cloisonné comme actuellement). Les visites sortaient alors du parcours officiel actuel, suivant la trace noire au ciel, le long de la rue Dareau, par exemple.

- Les agents de surveillance de la barrière de l'octroi qui surveillaient l'activité de contrebande jusque sous terre, ont laissé leurs signatures dans plusieurs culs-de-sac de galerie.

- Les étudiants de différentes écoles pratiquant des travaux pratiques de topographie, des baptêmes de promotions, ou des fêtes clandestines (École des mines, École normale supérieure, Polytechnique...).

- Les promeneurs clandestins en tout genre.

Les graffiti contiennent le discours de la clandestinité, une iconographie contestataire. Brassai disait dans les années 1960 que le graffiti est le thermomètre de la vie sociale.

Quelques périodes illustrées sous Paris

La Révolution française (1789-1799)

Lors de la Révolution, le fanatisme idéologique amène à gommer au maximum les traces de l'Ancien Régime royal et de la religion chrétienne. Dans ce mouvement, beaucoup d'églises, abbayes, statues et châteaux, sont pillés, mis en vente ou réutilisés à des fins militaires ou sociales, et les objets artistiques de l'Ancien Régime sont souvent détruits. Par exemple, le 14 juillet 1790, lors de la fête de la Fédération, des délégués de province (17 d'Alsace et de Bresse) sont « invités » chez les pères Chartreux de la rue Denfert et c'est un vrai « carnage ». Les soldats déchirent tout, nappes, tableaux, la vaisselle vole en éclats, les serrures sont forcées, des feux de joie sont allumés.

Le 14 août 1792, l'Assemblée nationale décide que l'on ne doit plus faire mention des signes évoquant l'Ancien Régime dans l'espace public. Les 'saints' sur les plaques de nom de rues et les fleurs de lys en font partie. Le 4 juillet 1793 (= 16 messidor de l'an I), il est décidé que tout signe de royauté doit être banni. Les fleurs de lys sont supprimées.

Dans les carrières souterraines de Paris depuis 1777, l'Inspection générale des carrières travaillait à la consolidation et à la cartographie du sous-sol, et des plaques étaient gravées aux intersections nommant les rues en surplomb pour faciliter l'orientation des ouvriers, lorsque des établissements remarquables sont présents en surface. Il n'était pas rare qu'ils rajoutent une plaque y faisant référence, avec des fleurs de lys si l'édifice était religieux.

Les signes de sainteté ou de royauté déjà mentionnés sont supprimés, même sur les plaques des carrières souterraines de Paris. Les plaques sont burinées, recouvertes de boue, ou les pierres gravées



Rue (Saint-) Jacques sous la fontaine des Carmélites: le mot « Saint » est omis.

réutilisées à l'envers, face gravée non lisible. Sur les futures plaques gravées, ces signes sont omis.

Ces actes sont du vandalisme partisan, officialisé par l'Administration. D'un autre côté, on a des graffitis partisans de la Révolution qui sont dessinés sur les murs de manière spontanée.

La guillotine revient à Paris sous la Monarchie de juillet

En 1832, sous la Monarchie de juillet, après presque deux ans d'abolition de la peine de guillotine en matière politique, cette machine de mort fut déplacée et reprit fonction place Saint-Jacques où elle resta jusqu'en 1851 pendant la Deuxième République. Elle était rangée après chaque exécution dans une remise rue du faubourg Saint-Jacques. La première exécution à la barrière Saint-Jacques eut lieu le 3 février 1832, à 8 h 30. Victor Hugo en parle dans la préface de son livre *Le dernier jour d'un condamné*.

« À Paris, nous revenons au temps des exécutions secrètes. Comme on n'ose plus décapiter en Grèce depuis juillet, comme on a peur, comme on est lâche, voici ce qu'on fait. On a pris dernièrement à Bicêtre un homme, un condamné à mort, un nommé Désandrieux, je crois; on l'a mis dans une espèce de panier traîné sur deux roues, clos de toutes parts, cadenassé et verrouillé; puis, un gendarme en tête, un gendarme en queue, à petit bruit et sans foule, on a été déposer le paquet à la barrière déserte de Saint-Jacques. Arrivés là, il était huit heures du matin, à peine jour, il y avait une guillotine toute fraîche dressée et pour public quelque douzaine de petits garçons groupés sur les tas de pierres voisins autour de la machine inattendue; vite, on a tiré l'homme du panier, et, sans lui donner le temps de respirer, furtivement, sournoisement, honteusement, on lui a escamoté sa tête. Cela s'appelle un acte public et solennel de haute justice. Infâme dérision! »

De l'autre côté du jardin du Luxembourg, un escalier permettait de rejoindre les galeries souterraines des carrières de Paris, et sur ces murs on y trouvait une représentation de la guillotine qui sévissait à quelques kilomètres de là. Ce croquis de la guillotine au nord du réseau a disparu en 2019, volontairement frotté et effacé avec un chiffon.



Fleurs de lys burinée dans une galerie souterraine du V^e arrondissement.

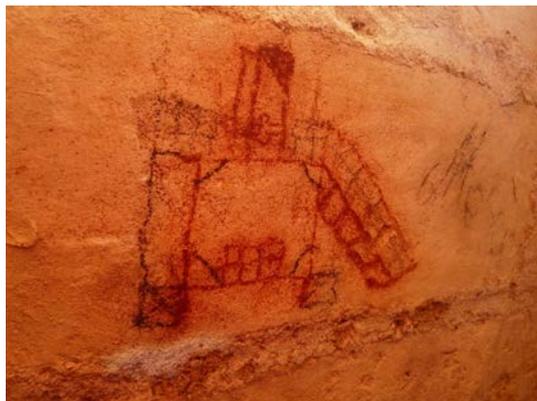


Gravé à la pointe d'un couteau, rue du Cherche-Midi: « Fin de la République, 29 septembre 1799 par Jean-Baptiste Coupé ».

Clichés Marina Ferrand

Vandalisme et patrimoine

Croquis à la sanguine de la guillotine et l'échafaud dans les carrières de Paris.



L'acte de graffiter spontanément une guillotine sur le mur de consolidation propre est vandale au moment où cela est fait, mais c'est un témoin de la mémoire collective. L'effacer est-il un acte de vandalisme ?

Bien entendu, sans classement officiel, un vandalisme de vandalisme n'a pas de sens et l'évaluation d'intérêt culturel est subjective chez les clandestins. Dans ces circonstances il est très difficile de protéger de tels vestiges. Tandis que certains prônent le secret, d'autres à rendre hommage à ces vestiges dans des publications afin de transmettre cette connaissance au plus grand nombre et ainsi leur donner une valeur à protéger. Cette position permet aussi de prévenir les vandalisations par ignorance, qui froterait sans s'en rendre compte un témoignage ancien en passant, ou le recouvrirait de peinture, ou l'effacerait en s'appuyant sur un des murs dans une galerie exigüe.

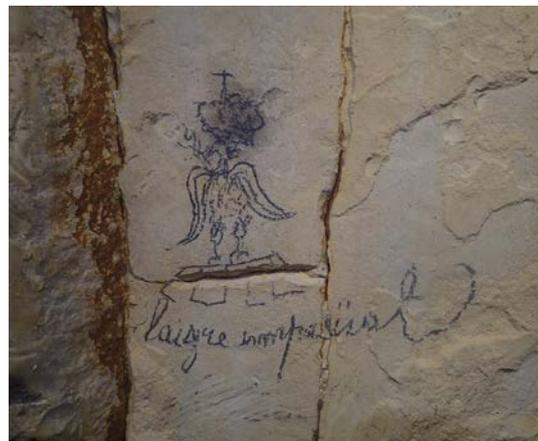
Les révolutions de 1848

Suite à la fermeture des ateliers nationaux le 21 juin 1848, un des symboles sociaux forts mis en place précédemment, le peuple descend dans la

rue et les barricades fleurissent deux jours plus tard. Ces journées révolutionnaires se sont terminées le 26 juin par une fusillade sans jugement de plusieurs milliers d'insurgés. Les troupes du général Louis-Eugène Cavaignac traquent les insurgés jusque dans les carrières de Montmartre. Des centaines d'entre eux y furent fusillés et ensevelis sur place. D'autres s'échappèrent sous les carrières du fort d'Ivry. On peut voir dans les carrières sous le parc Montsouris (XIV^e arrondissement) un dessin d'un garde national tenant une baïonnette arrêtant un insurgé avec un oiseau sur l'épaule (datant de 1848). Ce dessin avait partiellement été recouvert de peinture aérosol, et restauré par la suite. Début juillet 1848, les perquisitions et recherches d'armes et d'insurgés dans les catacombes ne donnèrent rien. Fausse rumeur ? (*La Liberté*, 8 juillet 1848, journal de Lyon).

Le Second Empire

Il existe quelques graffiti rappelant l'Empire français.



→ « L'aigre » impérial, dans les carrières de Joinville.



« Les insurgés de Montsouris », dessin de 1848, à gauche et à droite la projection d'une image du cri du peuple de Jacques Tardi

Clichés Marina Ferrand

Le siège de 1870

La guerre franco-prussienne se termine en débâcle française, avec capitulation après la capture de Napoléon III (le 1^{er} septembre 1870). La nouvelle arrive à Paris avec le siège prussien qui encercle la capitale, le 3 septembre. Certains habitants se réfugient dans les souterrains. La préfecture de Police annonce par avis le 8 septembre 1870 : « *Des bruits alarmants ont été répandus au sujet des carrières et des catacombes des environs de Paris. Le préfet de Police informe les habitants qu'une visite minutieuse en ces endroits dangereux a été prise en vue des tentatives qui pourraient ultérieurement se produire mais le préfet de Police invite formellement les citoyens paisibles à s'abstenir de chercher à y pénétrer.* »

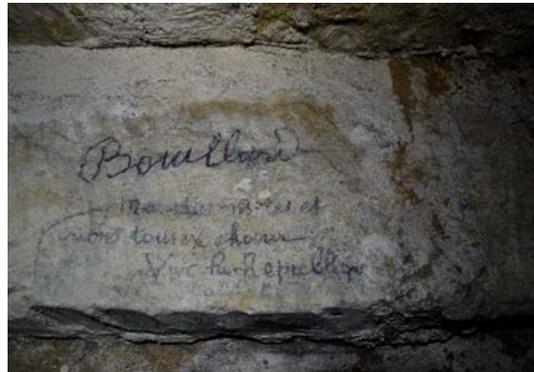
Pour empêcher la pénétration dans les carrières, les mesures furent très limitées, puisque les puits restèrent ouverts avec seulement trois ou quatre barreaux de mâts de perroquet sciés. Les galeries d'accès aux fortifications étaient murées, mais on sait qu'une fois sous terre, on est rarement dérangé pour creuser. Les puits étaient gardés, mais certains cavages n'avaient pas de porte (Montsouris). La surveillance était donc trop incomplète pour ne pas avoir des poissons qui passent au travers des mailles du filet. Si ces galeries sont efficaces pour s'y cacher ou fuir, elles ne sont par contre pas pratiques comme champs de bataille à proprement parler. Étant trop étroites et trop basses pour se déplacer autrement qu'à la file indienne le dos courbé, ce ne serait pas des lieux adaptés pour les combats, sinon des duels à genoux. C'est pourquoi les Prussiens n'ont jamais tellement utilisé cette voie pour pénétrer au cœur de Paris assiégé.

On peut lire une inscription aux abords des meurtrières dans les carrières sous un fort de Montrouge de l'enceinte de Paris, « *Les Prussiens ne passeront pas 1870* ». Cette inscription, frottée puis restaurée n'est donc plus d'origine.

La Commune de Paris en 1871 et la « chasse à l'homme dans les catacombes »

Après avoir tenu courageusement durant le siège du 19 septembre 1870 au 28 janvier 1871, l'armistice imposé aux Français fut très dur et sema à Paris une graine vers la révolte. Cet épisode insurrectionnel appelé la Commune de Paris éclata le 18 mars 1871 et s'acheva par la Semaine sanglante du 22 au 29 mai 1871, avec une véritable chasse à l'homme dans les rues de Paris. Il n'y eut pas de courses-poursuites dans les sous-sols de la capitale, mais des recherches y furent entreprises plusieurs semaines après la fin de cet épisode, pour ne laisser aucune chance à un communard en fuite de rester en vie. Des sentinelles gardaient les principales entrées connues des carrières de Paris (rue Dareau, faubourg Saint-Jacques) et cela dura encore un mois après la fin de la Commune.

Par contre, quelques actions furent entreprises en milieu souterrain dans la périphérie de la capitale, par les soldats du gouvernement (dits les Versaillais) pour reprendre les forts d'enceintes tels que le fort de Vanves par les carrières de Chatillon, suivi d'une



↑ « *La République ou la mort!!!* »
Inscription de 1871, pendant la Commune dans une galerie souterraine des carrières du XIV^e arrondissement sur un mur de consolidation de 1867.

↖ « *Bouillard Maudissons les et crions tous en chœur vive la République* », inscription datant de la Commune de Paris, lors d'une visite touristique du musée des Catacombes, rue Dareau.

Clichés Marina Ferrand

tentative infructueuse des insurgés de le reprendre par les souterrains (les éclaireurs de Bergeret). Le 25 mai 1871, des insurgés du fort de Montrouge prennent la fuite par un puits de carrière quand le fort fut repris par les Versaillais. Un fil électrique avait été déroulé dans les carrières pour faire sauter à distance la grande poudrière du fort, mais le piège fut déjoué. De la même manière, beaucoup de fils de fer avaient été tendus entre la barrière Denfert, la rue de Vaugirard et le Panthéon, dans le ciel de la carrière, reliant torpilles, mines, barils de poudre, et communiquant avec l'extérieur dans le but de faire sombrer une partie de la ville.

D'autres se sont enfuis des combats en surface en essayant de trouver refuge sous terre. Certains blessés y moururent. D'autres furent recherchés et arrêtés sous terre. Un rescapé crevant de faim depuis un mois sortit de lui-même des carrières de Paris pour se faire arrêter (*Les Débats*, 29 juin 1871).

Des insurgés furent aussi retrouvés dans les égouts près d'Asnières (retrouvés le 10 juin 1871), dans les carrières de Charenton (où se cachait Lantillon, insurgé en cavale qui ne fut pas pris), et dans les carrières d'Amérique (Buttes Chaumont) (mais *a priori* pas dans l'ossuaire municipal), comme l'a illustré une gravure figurant dans les collections du musée Carnavalet : « *La chasse aux flambeaux dans les catacombes* » de Frédéric Théodore Lix.

Dans le journal *La Patrie* du 20 juin 1871, on lisait « *Les perquisitions dans les catacombes sont aujourd'hui terminées. La dernière journée de recherche a amené la découverte d'un assez grand nombre de cadavres d'insurgés, à moitié rongés par les rats* ».

Les carrières furent plus souvent utilisées comme voie de passage discret, lieu de repli ou voie de communication (télégraphe) que comme lieu de bataille.

Plusieurs inscriptions de cette époque rappellent l'épisode insurrectionnel, sur les murs des carrières du XIV^e arrondissement.



L'Arbre de la liberté est un symbole populaire célébrant la liberté utilisée, apparu quelques années avant la Révolution de 1789. Généralement des peupliers ou des chênes, ils étaient plantés au printemps, ornés de drapeaux, de cocardes et d'un bonnet phrygien. On en retrouve dessinés sur les parois des carrières souterraines.

Durant la Semaine sanglante, une série d'incendies fut allumée par les Communards dans le but de ralentir les troupes versaillaises. Les archives de l'Inspection des carrières qui venaient d'être transférées à l'hôtel de ville partirent totalement en fumée. Celles-ci comprenaient les toutes dernières planches de l'Atlas de Fourcy qui venaient d'être achevées et illustraient toutes les nouvelles voies intégrées à Paris, et les travaux souterrains de 1859 à 1871. À partir de décembre 1871, des ingénieurs de la ville de Paris descendirent souvent dans les carrières pour reconstituer ces plans.

Cet épisode dramatique souterrain, plus la présence des ingénieurs ouvriers reconstituant les planches a dû sérieusement calmer la fréquentation souterraine, au moins jusqu'à l'Exposition universelle de 1889 avec sa partie dédiée au monde souterrain, qui a relancé la mode.

Fin du XIX^e siècle: un bateau français

Le graffiti naval est un des thèmes récurrents sur les murs de toutes époques. Dans l'imaginaire, leur représentation évoque le voyage et l'évasion. Cette sculpture de bateau annotée 'Brennus' au crayon au-dessus se trouve dans le XIV^e arrondissement, dans une galerie consolidée des carrières de Paris. Il manque un 'N', mais cela évoque un cuirassé à barbettes de la Marine nationale française dont les travaux ont été suspendus en 1886. C'était une unité de la classe Charles-Martel. Il portait le nom de Brennus, un chef gaulois sénon (de la région de l'actuelle Sens) du IV^e siècle avant Jésus-Christ. Une version revisitée fut relancée en 1888, avec pour caractéristique une artillerie lourde dans deux tourelles situées dans l'axe du navire, un système de chaudière de type tubes à eau Belleville, l'abandon du bélière de proue, des mâts blindés équipés d'ascenseurs électrique et un renforcement du blindage de ceinture. En

1900, une figure de proue de Brennus fut installée, elle est maintenant exposée au Musée de la marine nationale à Paris.

L'occupation de Paris lors de la Seconde Guerre mondiale

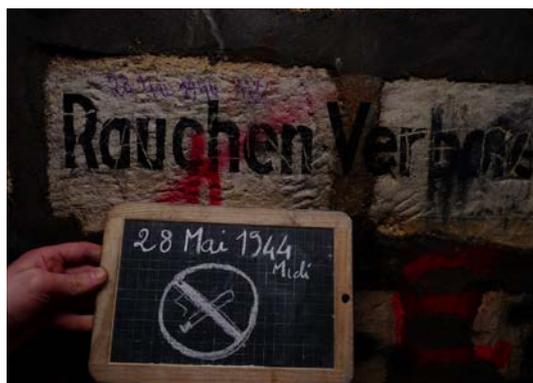
Des inscriptions datant de la Seconde Guerre mondiale se trouvaient sur un des murs nord du bunker allemand. Elles relataient les différentes alertes de bombardement aérien pendant lesquelles les fonctionnaires de Paris avaient dû descendre sous terre. Elles ont été recouvertes par des fresques de peinture moderne. Volontairement, elles ont dans un premier temps été partiellement barbouillées de peinture noire, puis une fresque des Neo Post Nuclear Boys a été posée par-dessus. Plus récemment, une autre fresque noire et blanche couvrant maintenant l'intégralité de ce mur a recouvert le tout.

† La sculpture du Brennus, dans le XIV^e arrondissement de Paris.

^ Arbre de la liberté dessiné sur un mur de consolidation des carrières sous Héricart de Thury, orné de drapeaux et bonnet phrygien datant de 1871.



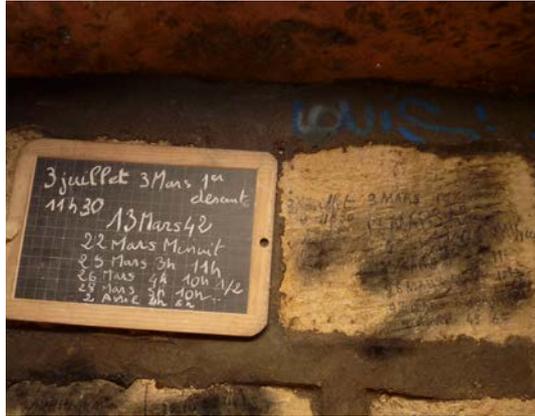
« Le coiffeur est un Con », écrit du même stylo dont l'encre tire au violet que d'autres inscriptions du même mur daté des alertes de bombardements des années 1940.



« 28 mai 1944 Midi, Rauchen Verboten », le pochoir allemand interdisant aux civils de fumer dans l'abri, et à l'encre violette, une date d'alerte de bombardement.

Clichés Marina Ferrand

Inscriptions des dates d'alerte et descente dans le bunker allemand. Les inscriptions ayant été barbouillées par la suite de noir, elles sont recopiées sur l'ardoise à côté pour plus de lisibilité. « 3 juillet, 3 mars 1^{re} descente 11h30, 13 mars 42, 22 mars minuit, 25 mars 3 h, 11 h, 26 mars 4 h, 10h30, 28 mars 5 h, 10 h, 2 avril 4 h, 6 h ». Ces inscriptions de dates ont maintenant disparu, complètement recouvertes par des fresques aux bombes de peinture depuis quelques années.



On entend parfois sous terre des réflexions du type « *Es-tu nostalgique du 3^{ème} Reich pour ne pas vouloir que ces traces disparaissent?* ». Est-ce une volonté calculée de faire disparaître les preuves, ou les traces d'une période sombre? Ceci dit, ces inscriptions en question étaient en français, et ne parlaient pas de la politique allemande de l'époque mais de la vie de tous les jours pendant les bombardements de Paris. Les graffiti lors de l'Occupation étaient même une des formes de la résistance utilisées pour la diffusion d'information clandestine.

Pourquoi trouve-t-on si peu de traces antérieures au XVII^e siècle?

Les carrières sont exploitées en sous-sol depuis le XII^e siècle. Pourquoi ne trouve-t-on pas de traces de ces époques?

Tout simplement parce que les carrières n'ont plus le même aspect qu'au moment de leur exploitation. Elles étaient remblayées en partie au fur et à mesure de leur exploitation. En outre, les parties de vides résiduels provoquant des instabilités de la surface (devenue construite) ont été fort métamorphosées à partir du XVIII^e siècle. Des murs de consolidations sont présents presque partout. Les fronts de taille et le ciel restent d'époque pour certains (quand il ne

s'agit pas de galeries de recherche de l'IGC), mais n'offrent pas le support privilégié pour les écritures.

Le remblaiement des carrières pour sécuriser les sous-sols a, bien entendu, fait disparaître beaucoup de traces du passé. Lorsque l'on réussit à rejoindre ou « décombrer » par creusement des parties isolées de carrières, il n'est pas rare de retrouver des graffiti anciens datant d'anciennes consolidations ou de la culture des champignons.

Le support du graffiti va aussi conditionner sa durée de vie. Si le mur ou le milieu est très humide, les graffiti peuvent se détériorer en quelques semaines, alors que dans certaines parties sèches des carrières, ils tiennent plusieurs siècles. Les graffiti faits au crayon, graphite ou sanguine sont plus sensibles et peuvent être effacés plus facilement que ceux à la peinture.

CONCLUSION

Les graffiti modernes (XVI-XIX^e siècle) sont des témoignages très éphémères lorsqu'ils ne sont pas protégés par une volonté, ou une barrière physique. En surface, il n'est pas rare qu'ils soient rapidement nettoyés après leur apparition, étant donné qu'ils sont considérés comme du vandalisme. Les murs sont nettoyés, repeints, enduits quand ils sont trop « sales ». Les galeries souterraines ont cette caractéristique d'avoir épargné plus longtemps ces vestiges de par leur accès peu facilité ou illégal, et la non-gestion de l'Administration de leur aspect esthétique. De vandalisme, ils prennent une dimension de patrimoine par leur association forte à des épisodes de l'histoire parisienne. Ils constituent un musée informel, un témoignage social authentique et spontané conservé sous des dizaines de mètres de roches, de l'hygiénisme urbain.

Toutefois, la mode du mouvement « underground » à Paris a un peu accéléré le « turn-over » de la décoration murale. La place est limitée et la concurrence est rude. Son caractère éphémère rend difficile sa patrimonialisation.

∨ Fresque des VLP « Vive la peinture », activistes du mouvement graffiti depuis les années 1980

↓ Mur des alertes recouvert par une fresque des Neo Post Nuclear Boys.

Clichés Marina Ferrands

